

C'EST PLUS BEAU
LÀ-BAS

VIOLAINE BÉROT

—

C'EST PLUS BEAU
LÀ-BAS

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022
ISBN : 978-2-283-03697-6

1.

et surtout ne pas te faire remarquer, te taire obstinément, t'effacer, te noyer dans la masse, t'appliquer à n'être qu'un détail, toi qui aimais briller. Dans ce hangar géant où l'on vous a regroupés, tant de corps autour du tien collés les uns aux autres, tu penses aux porcs, aux volailles, par dizaines de milliers entassés dans un même bâtiment, à ce projet de ferme aux mille vaches, mille vaches comme toi et les autres dans ce hangar bondé, toi et les autres comme les porcs, les volailles, sous l'épuisante lumière artificielle qui parfois, tu ne comprends pas selon quelles règles, selon quelles lois, brutalement s'éteint ou s'allume, toi et les autres dans ce local sans fenêtre, et ces bruits de moteur en fond, ces accélérations, ces ratés, ces enrouements, et par-dessus

tout la puanteur et la chaleur, toi et tous les autres autour, combien cela fait-il d'hommes, et tu repenses aux mille vaches, et tu te dis que c'est cela, vous, mille hommes, et ne jamais revoir le jour.

et pourquoi, pourquoi t'avoir arrêté, toi ? Tu songes à ta mère, cela t'étonne d'ailleurs que ce soit elle qui te vienne d'abord à l'esprit, parce que de ta mère tu te soucies rarement, mais tu devines le sang d'encre qu'elle se fera en apprenant ta disparition, tu l'imagines dans le canapé, son plaid bleu sur les jambes, l'énorme chat couché par-dessus, tu la vois devant la télé allumée, regardant vaguement les actualités lorsque débute ce reportage où l'on t'aperçoit, toi, son fils unique, attrapé par des hommes en pleine rue, car oui c'est bien toi, il n'y a aucun doute sur ce point, c'est toi que l'on jette au sol et ta mère n'en revient pas de ce qu'elle découvre à l'écran, tu perçois comment son corps de la pointe des orteils jusqu'à la nuque se tend, si bien que cela dérange le chat qui le trouve moins accueillant ce corps, et se soulève, tourne en rond sur le

plaid, essaie de dénicher un endroit resté moelleux, râle, avant de malgré tout se recoucher sur les jambes crispées de ta mère qui voudrait croire qu'elle rêve, mais non, puisqu'elle te voit toujours dans son poste de télévision, toi, son fils, brutalisé par elle ne sait qui, elle ne sait pourquoi, et puis l'image se brouille, il devient difficile de distinguer ce qui se passe, si les hommes te frappent ou pas, et pourtant ta mère veut savoir, elle veut comprendre, pourquoi faut-il donc que la caméra ne parvienne plus à correctement filmer, pourquoi n'est-ce plus net mais étrangement tremblé, et faute de réellement te voir elle est obligée de te deviner, toi, peut-être roulé en boule et protégeant ton crâne de tes avant-bras pour qu'il ne soit pas défoncé par les coups de pied, ou peut-être allongé sur le ventre, un bras retourné dans le dos, l'un des hommes à genoux sur toi comme dans ces vidéos d'arrestations tournées aux États-Unis ou en France, elle ne sait plus très bien, et elle écarquille les yeux derrière ses lunettes pour mieux déchiffrer le flou des séquences dans lesquelles elle ne peut plus dire ce qu'elle discerne réellement et ce

qu'elle imagine, jusqu'à ce que ça redevienne enfin net et mieux cadré, et alors tu réapparais distinctement, oui c'est bien toi, mon Dieu c'est toi, et ces types te soulèvent comme un vulgaire paquet, te transportent vers une fourgonnette, referment la porte du véhicule sur ton corps inerte, et puis, sans que rien ne l'ait laissé présager, brutalement, le reportage s'interrompt. Ça s'arrête aussi soudainement que ça a démarré, mais ta mère ne peut plus cesser de fixer l'écran tandis que la publicité gueule ses slogans, sa musique, une voiture rutilante roule à vive allure dans des décors de rêve, des lieux remarquablement vides de gens, et le très beau quoique assez ténébreux conducteur se retourne vers sa superbe passagère, ils sont aussi magnifiques que leur voiture et ta mère se demande si elle n'a pas été victime d'une hallucination, si elle a bien vu son fils molesté puis enlevé, la musique se fait sirupeuse, l'homme et la femme se dévisagent langoureusement, la vie est merveilleuse, leur désir dégouline d'eux, l'homme gare en trombe son bolide, en descend d'un bond svelte, se précipite pour ouvrir galamment la portière à

sa belle, et ta mère supplie elle ne sait qui pour qu'au lieu de la splendide créature ce soit toi, son fils, qui sortes de l'habitable, juste toi, mais entier et vivant.

et comment est-ce possible, tu n'arrives pas à le comprendre, comment est-ce possible dans ton pays, dans une démocratie, avec un président élu par le peuple, comment est-ce possible ? Et par qui la rafle a-t-elle été commanditée, parce qu'il s'agit d'une rafle, tu ne vois pas quel autre terme serait mieux adapté vu le nombre d'hommes regroupés ici, mais les ordres sont-ils venus d'en haut, du gouvernement, ou bien s'agit-il d'un coup d'État, un soulèvement de l'armée ou de la police, ou alors ces enlèvements ont-ils été orchestrés par de simples citoyens que la haine a montés les uns contre les autres et qui auraient créé des sortes de milices ? Te reviennent en mémoire ces vidéos de CRS tapant sur des civils, et d'autres fois c'était l'inverse, ces violentes charges lancées sans raison, et se taper dessus ainsi, flics et manifestants, quand l'un aurait pu être l'autre, il aurait

suffi d'échanger les tenues pour rejoindre l'adversaire tellement tous se ressemblaient, tellement leurs difficultés, leurs colères étaient les mêmes, ces accès de violence tu n'as jamais compris que l'un et l'autre camp ne voient pas qu'ils creusaient le lit d'une guerre civile. Ce que tu vis aujourd'hui ce n'est pas la même chose, tu ne sais pas dire pourquoi mais il te semble que ça ne colle pas, et tu penses à cette expression, être fait comme un rat, car oui c'est exactement cela, tu es fait comme un rat, tu ne sais plus ce qui t'arrive mais tu te retrouves coincé et tu devines qu'il vaut mieux te faire discret, tu ne comprends pas davantage que ne comprendrait un rat mais tu ne te démènes pas, tu ne protestes pas, tandis qu'un loir, un loir fait prisonnier continuerait de gigoter, de tourner en tout sens dans sa cage, grimperait aux murs, explorerait le plafond, or tu n'as rien d'un loir c'est certain, mais d'un rat oui, un rat pourquoi pas, dans pareil cas un rat ne bouge pas, un rat s'immobilise, semble tétanisé, ou peut-être est-ce parce qu'il réfléchit. Ce qui t'arrive te paraît tellement improbable, tellement loin de ce qui, il y a quelques jours,

était encore ta réalité, parce que des situations pareilles, non ça ne pouvait pas se produire dans un pays comme le tien, c'était plausible uniquement pour les autres, en Russie ou en Amérique centrale, ou bien sûr en Afrique ou au Moyen-Orient, mais dans ton pays jamais tu n'aurais cru, et puis comment est-il pensable que tu n'aies rien senti venir, et pourtant tu te trouves réellement là, un parmi des centaines d'autres, un millier peut-être, assis dans ce hangar lugubre à attendre tu ne sais quoi, tu ne sais pour combien de temps, à avoir faim aussi, et soif surtout, et envie de pisser, à te retrouver à la merci de gardiens qui eux seuls décident du moment, sans logique aucune, et déjà tu as pris l'habitude, comme les autres, de ne jamais perdre des yeux la position des matons pour ne pas te faire surprendre, de faire attention à ne pas les provoquer pour ne pas risquer leurs coups, et ces hommes qui vous surveillent tu voudrais savoir qui ils sont, comment on les a recrutés, d'où ils viennent, car ils parlent ta langue, ils sont de la même nationalité que toi tu en es convaincu, mais pourquoi n'ont-ils pas même un uniforme,

seulement ce brassard noir, seul détail qui les distingue de vous sinon leur arme, et le plus souvent ce n'est qu'un simple bâton, ou parfois une matraque, sauf pour un original qui se promène avec un immense fouet, et tu penses aux jeux du cirque, vous participez à une farce grand-guignolesque, et bientôt un clown va débouler parmi vous avec son nez rouge et ses savates immenses, il éclatera d'un rire tonitruant, et c'en sera fini de toute cette bouffonnerie.

et ceux que tu aimes, que deviennent-ils ? S'ils t'ont arrêté, s'ils ont arrêté les mille hommes du hangar, est-ce que ça signifie qu'ailleurs, dans d'autres hangars, sont retenus d'autres prisonniers ? Et tu penses à nouveau à ta mère, c'est incroyable que ce soit toujours ta mère qui surgisse la première dans tes pensées, ta mère au lieu de ta femme, ta mère que tu imagines attendant obstinément qu'enfin on relâche son fils, ta mère, dans quel état d'angoisse doit-elle être ? Et s'ils l'avaient arrêtée, elle aussi ? Car y a-t-il des limites à l'incongruité de la situation ? Mais

tu as du mal à y croire, pourquoi arrêterait-on de vieilles dames, et puis que deviendrait son chat, ce matou qui ne fait rien de ses journées sinon dormir et manger et aller jusqu'à sa litière, et qui la nuit par contre, la nuit aime bien jouer, et sauter sur son lit pour la réveiller avant de se rendormir, content de lui, et tu te dis que tu perds la raison, voilà qu'au lieu de te soucier de ce qu'ils pourraient faire à ta mère, c'est à son chat que tu songes, ce chat horriblement antipathique qui t'a toujours détesté, parce que s'ils ont pris ta mère le chat doit se retrouver seul à présent, et si la situation s'éternise il va dévaster l'appartement, et ce sera dégueulasse, et ça puera, et ta mère aurait horreur de ce genre de dégâts, et tu t'en veux bien sûr de penser au chat, à l'odeur dans l'appartement, alors que peut-être ta mère, mais tu préfères ne penser qu'au chat parce que, imaginer ta mère arrêtée, prisonnière à son tour, non, aussi tu t'applique à voir l'appartement dévasté, le chat assoiffé, les crottes disséminées partout, le canapé lacéré, et observer cela c'est peut-être moins pire.

et que vont-ils faire de vous ? On n'enlève pas aussi violemment les gens sans idée derrière la tête, on ne monte pas une telle mise en scène sans vouloir en tirer quelque chose, tu essaies de rester calme, de réfléchir posément, de ne pas t'emballer ni céder à la colère, tu te poses la question qui tourne en boucle dans ton crâne, pour quelles raisons peut-on arrêter quelqu'un comme toi ? Est-ce à cause de tes recherches, de ce que tu écris ? Mais est-il concevable que dans un pays où la liberté d'expression est un droit l'on puisse arrêter quelqu'un d'aussi peu dangereux que toi ? Si au moins tu pouvais discuter avec les autres, comprendre ce qui vous relie, si tu pouvais savoir qui sont ceux que l'on a fait asseoir comme toi à même le sol de ce hangar, ce que vous avez en commun, ce qui fait de vous des indésirables, si tu pouvais parler avec eux de vos arrestations, et si, même ne serait-ce qu'avec un seul, tu parvenais à échanger quelques mots. Mais tu n'oses pas, tu n'oses rien, tu as trop peur, tu as vu les coups pleuvoir sur les rares qui ont protesté, puis leurs corps disparaître,

ne plus revenir, or tu n'as rien d'un héros, cela au moins tu en es désormais convaincu, tu n'as absolument rien d'un héros, et tu as beau être dépité par ce constat tu continues de te faire tout petit, le plus discret possible, parce que la vérité c'est que tu crèves de trouille et qu'à choisir tu préfères la trouille aux coups, même si ça n'a rien de glorieux, mais c'est comme ça, il va falloir t'y faire, tu es un pleutre. Et tu n'en reviens pas qu'il ait suffi de seulement quelques heures pour que tu deviennes cette larve, tu n'en reviens pas de comment c'est facile de dresser un humain, de la rapidité avec laquelle tu t'es soumis, toi qui te voulais jusqu'alors insaisissable, toi qui ne déviais pas de la route que tu avais choisi de suivre il y a trente ans, toi dont on vantait l'aisance lors de tes prises de parole, ta capacité à agripper un auditoire, à le captiver même sur des sujets complexes, toi qui adorais te retrouver sur scène, et même s'il ne s'agissait jamais de vraies scènes de théâtre ça avait toujours été tout comme, et peu t'importait que ceux devant qui tu t'exprimais aient trop fait la fête la veille et soient mal réveillés à l'heure où débutait ton

cours, car justement là résidait ta force, quel que soit l'état de ton public tu savais le surprendre, l'émouvoir, le mettre dans ta poche, et dans ces moments-là tu te sentais vraiment toi-même, comme si de te trouver sous les yeux des autres, de te donner à voir, t'aidait à être celui que tu voulais être. Les regards sur toi te sont à ce point nécessaires qu'il t'est insupportable de te retrouver au milieu d'un groupe si tu n'en es pas le centre, et tu revois ces soirées d'il y a fort longtemps où, debout, ton verre à la main, un sourire crispé sur les lèvres, tu en arrivais à ce désagréable constat, tous parlent et rient mais personne ne s'intéresse à toi. Dorénavant, pour éviter ce genre de situation, soit tu te positionnes en pleine lumière soit tu disparais, il n'y a plus de solution médiane. Mais ici tu n'es qu'un parmi les mille, ici tu ne peux ni briller ni t'éclipser, et cet entre-deux c'est le pire pour toi. Tu voudrais retrouver ces estrades que tu arpentais face à tes étudiants, entendre les applaudissements à la fin de tes interventions, mais non, tu es bien là, sale, assoiffé, dans cette odeur rance dont tu ne sais plus si elle est la tienne

ou celle des autres, tu es là, et mille autour de toi, mille exactement pareils à toi.

et sans doute votre enfermement dure-t-il déjà depuis des jours, même si tu ne vois rien du dehors, même si tu ne distingues pas la lumière, même si tu n'as plus, des heures qui s'écoulent, qu'une conscience floue. Car tu ne disposes que de cela comme preuve du temps passé, cela dans un coin du hangar, le seul coin dégagé de la masse compacte que vous formez, cela, cet endroit où, lorsque vos gardiens vous l'ordonnent, par petits groupes, vous allez pisser et chier. Dans ta tête ce sont ces mots que tu prononces, même s'ils t'irritent les oreilles, même s'ils n'appartiennent pas à ton langage, ce n'est pas ainsi que tu t'exprimes, que tu t'exprimais avant, mais aujourd'hui tu n'es plus cet homme instruit, éduqué, non, aujourd'hui tu es un corps qui se vide et ne rêve que de se remplir, et tu te dis ce n'est pas possible, ce doit être un cauchemar, ce ne peut être qu'un cauchemar, tu vas te réveiller et tu te retrouveras dans ta chambre, dans ton lit, et au pied de ton

lit il y aura tes piles de livres, et en haut de l'une des piles celui que tu viens de terminer, ce petit livre de rien du tout que quelqu'un t'a demandé de lire, que tu as pris par politesse sans réellement le regarder, sans y prêter attention, ce petit livre que tu as reposé sur la pile la plus proche de ta main une fois lue sa dernière ligne, ce petit livre qui se terminait, tu t'en souviens, sur ces mots, « de ce qu'il adviendra, aucun de nous ne pourra se plaindre ».

et alors sur vous les matraques, et puis un ordre hurlé, et comme les autres tu te lèves d'un bond, tu te précipites par la porte enfin ouverte, comme les autres tu ne vois plus que le gros tonneau en ferraille rempli d'eau à ras bord, parce que boire, enfin boire. Et pourquoi un seul tonneau pour mille hommes, et pourquoi vous octroyer un temps limité, tu n'en sais rien, mais avec les autres tu te jettes vers l'eau, et immédiatement tu prends des coups et des coups encore, non pas des coups de matraque donnés par les hommes au brasard, non, mais des coups venus des mêmes

que toi, parce que boire il n'y a plus que cela qui compte pour vous, boire, quitte à taper sur celui qui ne vous a rien fait, quitte à lui fracasser le nez d'un coup de coude après avoir pendant des heures dormi contre lui, quitte à lui exploser la gueule, juste pour boire le premier, et comme les autres tu tapes dans le tas, tu donnes des coups et tu en prends aussi mais tu t'en fous puisque ça y est, tes mains, ta tête plongent dans le bidon, l'eau enfin, l'eau, oh boire. Mais à peine as-tu senti l'eau sur tes lèvres, dans ta gorge, à peine as-tu commencé à boire que les autres t'éjectent, t'envoient bouler, et tu te retrouves refoulé à l'écart, loin, mais même si tu as bu trop peu il n'empêche que tu as bu, donc maintenant tu peux attendre, te calmer, te reprendre, parce que tu ne veux pas devenir ainsi, à te battre contre les tiens, à les écraser pour une gorgée d'eau, tu ne veux pas, et est-ce le dégoût de toi, est-ce l'eau stagnante du bidon, est-ce d'imaginer les rires de vos geôliers, te voilà à vomir sur tes godasses toute l'eau si chèrement gagnée, et tu en pleurerai d'être devenu cela, un

homme qui se bat à coups de poing contre ses frères, un homme qui se dégueule dessus, et pourtant cet homme c'est toi.

et parfois aussi, sans que rien dans l'attitude de ceux qui vont être désignés ne le justifie, ils en prennent quelques-uns parmi les mille, et aujourd'hui c'est ton tour. On te crie dessus, on te met debout, on te traîne et te hurle d'aller plus vite, et pour que tu comprennes mieux on te menace de coups dans les jambes, et toi tu fais tout pour avancer mais il y a les autres que tu écrases au passage, vous êtes tellement nombreux et si serrés, et tu voudrais ne pas les écraser mais tu marches quand même sur certains à cause de la peur des coups derrière tes genoux, sur tes cuisses, dans tes reins, et tu fais instinctivement comme il te semble que l'on veut que tu fasses, tu avances et puis tu te serres contre quelques autres avec toi poussés là, et comme eux tu grimpes à l'arrière d'un camion, il est évident que tu as très bien pris l'habitude de tout accepter tout de suite, de ne pas moufter, tu t'entasses avec les autres, tu t'assieds

là où tu le peux, et puis tu attends. Personne ne semble plus vouloir frapper ni tes jambes ni tes reins mais tu continues de n'émettre aucun son, tu baisses la tête, tu as soif mais tu ne veux pas y penser, tu attends, tu es sage. Et puis le camion démarre, il part vers tu ne sais où, ni pour quelle raison, et tu te dis que ce n'est pas si grave finalement de ne pas savoir, du moment que le camion est parti, car s'éloigner du hangar aux mille hommes, même si c'est pour aller vers un autre hangar et tout autant d'hommes, tu ne saurais expliquer pourquoi, mais cela te soulage.

et c'est idiot d'ailleurs comme l'on peut se sentir mieux pour des broutilles. Que ce camion ait démarré, qu'il s'éloigne du hangar, si tu y réfléchis avec un peu de jugeote, cela n'est pas une preuve de progrès, ceux qui sont venus vous prendre n'ont pas manifesté pour vous le moindre égard, à aucun moment ils n'ont laissé sous-entendre qu'ils avaient pour mission de vous délivrer, rien ne montre la plus petite amélioration dans ta situation, on t'a fait avancer à coups de bâtons et de cris,

on ne t'a toujours donné aucune explication, on vous a chargés en lot comme on chargerait des moutons, et vous avez obéi, plus dociles encore, plus hagards. Et le terme exact doit être « bêtaillère », ils vous ont chargés dans une bêtaillère et c'est pour cela sans doute que te venait l'image du troupeau, ils vous ont chargés comme on charge les bêtes pour l'abattoir, sans ménagement, à coups de trique dans les jarrets pour que les pattes décollent du sol, pour que ça bouge et que dans la panique ça monte, ils vous ont chargés comme les trop vieilles, les pas assez productives, les malades, toutes celles dont plus personne ne veut, comme elles ils vous ont poussés pour remplir à ras bord le camion, que le voyage soit rentable, et ils n'ont pas pris la peine de recouvrir au préalable le sol de paille ou de sciure, quelque chose de doux, puisque la douceur on s'en fout quand au bout de la route c'est l'abattoir, la douceur on ne va pas gaspiller son temps avec ça, et vous vous êtes donc retrouvés agglutinés dans ce camion à bestiaux, et avant de refermer le hayon ils vous ont gueulé de rester assis, de ne plus bouger, qu'ils ne voulaient rien entendre,

que le premier qui se lèverait ou parlerait ils lui régleraient son compte, et l'homme que tu étais avant ça l'aurait rendu fou de rage d'être traité si mal, mais là, non. Et maintenant que le camion roule tu savoures ce nouveau lieu, et surtout le jour que tu revois enfin au travers de minuscules ouvertures tout en haut des cloisons, le jour que depuis ton enlèvement tu as aperçu une seule fois, au moment du bidon d'eau, mais à ce moment-là ne comptait que de boire, et vous aviez si peu de temps, et tu trouves cela si bon maintenant, de revoir le jour, ça te donne si fort la sensation d'être vivant après le hangar et ses néons, et même si vous n'avez pas le droit de vous lever, d'essayer de les atteindre pour regarder au travers, ces ouvertures permettent à l'air de circuler, au moins vous ne crèverez pas asphyxiés comme d'autres dans des camions frigo enfermés trop longtemps, planqués dedans par des passeurs, ça aussi tu te souviens l'avoir lu, des hommes, des femmes, et même des enfants, et quand la police ouvre les portes, ce qu'elle ramasse c'est leurs cadavres. Non, vous, vous arriverez au bout bien vivants, vous n'êtes pas des exilés

en train de fuir leur pays, vous n'êtes pas des hommes traqués planqués en douce dans une cargaison avec l'espoir d'un ailleurs idyllique, vous, vous êtes les citoyens d'un pays en paix, des individus injustement détenus, et bientôt la grossière méprise sera éventée, le président et son gouvernement monteront au front, le GIGN accomplira des prouesses pour vous sortir de là, un procès retentissant aura lieu contre les traîtres qui ont osé fomenter pareille insurrection, et ton pays, la nation des droits de l'homme, sera fier d'avoir vaincu les renégats, tandis que toi, sauvé de justesse des griffes des barbares, tu seras acclamé en héros.

et dans ce camion qui t'emporte, ballotté sans ménagement selon les virages un coup contre ton compagnon de droite un coup contre celui de gauche, tu te sens étonnamment serein. Et bien sûr ça paraît ridicule, mais c'est pourtant le mot exact, tu te sens serein, et à ce qu'il te semble on ne t'a pourtant pas drogué, mais ne serait-ce cette tenace envie de boire tu sourirais presque,

et tu n'en reviens pas d'éprouver dans pareil contexte une si réconfortante béatitude.

et puis le temps passe et ta bonne humeur commence à flancher. Car ce n'est peut-être pas vers du mieux que le camion vous emporte, et puis tu as tellement soif, et pour ne plus penser à ta soif tu fixes à t'en dessiller les yeux les minuscules ouvertures, et malgré l'interdiction tu voudrais te lever pour les atteindre, regarder enfin au-dehors, savoir ce qui se passe autour de vous, car tu distingues par moments au-dessus du bruit du moteur d'autres bruits, et tu aimerais voir s'il y a encore des hommes libres, et quel est le paysage dans lequel vous roulez, mais tu sais qu'il ne faut pas, tu dois absolument cesser de vouloir regarder au travers de ces fichus trous dans le haut des parois, tes yeux doivent se poser ailleurs, il te faut trouver autre chose pour t'occuper l'esprit, t'inventer un passe-temps, puisque tu n'as que ça à faire, passer le temps.

et c'est bien cela, quarante-huit. Tu en es sûr, quarante-huit, même si tu as dû t'y

reprendre à plusieurs fois, comme si compter tu ne savais plus le faire, et parfois tu tombais sur quarante-sept, parfois sur quarante-neuf, mais pourquoi n'es-tu même plus capable de compter, et puis finalement quarante-huit, oui, tu en es certain, quarante-huit, et tu t'étonnes que ce ne soit pas cinquante, pourquoi s'arrêter à quarante-huit, entassés comme vous l'êtes on ne devait pas être à deux près, il te semble que toi, si tu avais été nommé responsable du chargement, tu aurais préféré un chiffre rond, et peut-être est-ce pour cela qu'il t'a fallu t'y reprendre à plusieurs fois, recompter, parce que quarante-huit, quelle idée étrange. La bétailière roule, et vous, les quarante-huit, vous respectez les ordres précédemment donnés, vous êtes silencieux, immobiles, et pourtant la caisse à bestiaux dans laquelle on vous a regroupés ne contient aucun gardien, aucune matraque, on ne va donc pas vous sauter dessus pour vous frapper, mais vous continuez de vous taire, et tu te surprends à chercher des caméras ou des yeux qui vous espionneraient, et tu te dis que peut-être, peut-être parmi les quarante-huit

se trouve un mouchard, ça expliquerait ce nombre improbable, quarante-huit, comme pour mieux glisser une taupe dans le lot.

et tu essaies de te souvenir, de retrouver le plus exactement les faits, de repasser image par image la séquence, et ce faisant de ne pas te laisser submerger par la rage ou le dépit, car tu veux analyser les événements en restant lucide, neutre, mais peut-être déformes-tu, peut-être ce qui te paraît être la stricte réalité dérape-t-il vers une fiction que ton cerveau refaçonne, et pourtant c'est sûr tu n'as pas pu rêver cela, ces hommes qui sans raison te sautent dessus dans la rue, et les coups et le souffle coupé, car les coups c'est sûr ont existé, il t'en reste des traces, une douleur dans l'épaule qui s'estompe lentement, mais combien de temps cela fait-il, comment savoir le nombre d'heures ou de jours sinon en tâtant les poils de ta barbe, même si tu n'as aucun véritable repère, toi qui as pour réflexe depuis des dizaines d'années de te raser chaque matin, et tu te demandes de quel délai a besoin une barbe naissante pour atteindre le point où

en est la tienne aujourd'hui. Dans le hangar aux mille hommes vous ne voyiez pas le jour, vous étiez totalement déconnectés du temps, vos gardiens jouaient sur cela, ils déboulaient n'importe quand, vous nourrissaient aléatoirement, cassaient le semblant de rythme auquel vous essayiez de vous raccrocher, et tu n'avais trouvé que ce repère, vos barbes, les regarder pousser sur tes compagnons de captivité pour essayer de tenir un semblant de calendrier. Car ce jour où des inconnus t'attrapent dans la rue, te rouent de coups de pied et te jettent dans une camionnette, ce jour-là c'est le matin du jeudi 1^{er} juin, il fait très beau, tu marches vers l'université et tu es parfaitement rasé. Mais si tu essaies de tout re-visualiser minute par minute tu aboutis systématiquement au même trou noir, on te balance dans une camionnette alors que c'est le matin, qu'il fait beau, que tu partais à ton travail, et puis plus rien, tout s'arrête brutalement, comme s'il y avait un problème sur les ondes, ça te fait penser au gris sur l'écran de télévision de ton enfance quand les programmes sans prévenir disparaissaient, et alors on ne voyait

que des points tressautant dans un bruit désagréable, un mauvais sifflement, et lorsque tu reviens à toi tu es déjà dans le hangar, au milieu d'autres, mais entre ce moment et ton réveil, rien, pas même le gris de la télévision, rien, ton cerveau comme dissout.

et voilà que tu les entends, tu les distingues parfaitement maintenant, ces rares moteurs des quelques véhicules que vous croisez, tu peux presque sentir leur souffle sur ta nuque quand ils frôlent la bétailière, et tu maudis les ouvertures d'être placées si haut et de ne rien te permettre de voir sinon des bouts de ciel, rien que du ciel, toujours et encore du ciel. Mais tu refuses de céder à l'abattement, c'est déjà beau de voir le ciel, non, quand dans le hangar sans fenêtre tu en rêvais, et donc tu t'appliques à le regarder, ton bout de ciel disponible, et parfois il te fait la grâce de s'orner d'un nuage, et il s'avère finalement beaucoup plus changeant que tu ne l'aurais cru, et intéressante matière à réflexion, car à partir de quel stade parle-t-on de nuage, et cette traînée à peine perceptible dans le bleu est-elle une simple buée, ou un

peu de condensation perdue en cours de route par un cumulus trop pressé, ou bien encore les prémisses d'un bébé nuage à venir ? Et à force de ciel et de nuages, à force de cahots et de soif, à force de sentir les autres à moitié sur toi et toi à moitié sur eux, à force tu t'endors. Tu t'endors comme un enfant que l'on aurait oublié sur son cheval de manège, et le manège toujours et encore tournerait, tu t'endors comme l'enfant du manège qui ne lâche pas du regard le pompon tout là-haut, inatteignable, tu t'endors en fixant le ciel par un petit trou ridicule, tu t'endors le goût du ciel plein les yeux.

et puis vous devez traverser une ville ou un gros bourg, parce qu'au lieu du ciel tu vois maintenant des bâtiments, et tu sais ce que tu veux, ce qu'il te faut, ce dont tu as absolument besoin, enfin distinguer quelqu'un, un humain autre que des prisonniers ou des gardiens, surprendre un véritable homme libre, et tu le guettes au travers des vitres des immeubles, tu profites que la bétaillère roule lentement, s'arrête parfois à un feu rouge, un stop, tu

ne sais pas, tu profites de sa lenteur, de ses arrêts, pour, sans bouger de la position assise que tu ne dois pas quitter, par le petit trou du haut face à toi, distinguer enfin quelqu'un, car désormais tu ne vois plus du tout de ciel, seulement des fenêtres qui défilent, et comme le camion de nouveau s'arrête, juste à cet instant sur un petit balcon apparaît une femme. Elle apparaît exactement cadrée dans le minuscule rectangle réservé à ton bout de ciel, et au travers de cette toute petite ouverture la femme brosse ses longs cheveux. Or cette femme, tu le sais, n'est apparue sur son balcon que pour toi, elle s'est placée exactement là où il le fallait pour s'offrir à ta vue, elle, sa chevelure, et les parois pourries du camion tout autour en surréaliste encadrement.